





**RÉVÉLATIONS D'AUBES NUES**  
**À DES LÈVRES NUES**

*Tome 2*



La Vierge, l'Enfant et le Livre  
*Maître de la légende de sainte Ursule*

Wilfrid Sébaoun

**RÉVÉLATIONS D'AUBES NUES  
À DES LÈVRES NUES**

*Poèmes*

Tome 2

LES ÉDITIONS DE LA REINE MAB  
4, rue Clémentine de Boucheman, 78870 Bailly

ISBN : 2-908871-29-7  
© Les Éditions de la reine Mab, 2013

I

*Embarrassment of one another  
And God  
Is Revelation's limit  
Aloud  
Is nothing that is chief,  
But still  
Divinity dwells under seal.*  
EMILY DICKINSON

*Marguerite, fleur de tristesse,  
Je t'aime mieux qu'une autre fleur :  
[...]  
Le doux éclat qui t'environne  
Est l'aimant d'un cœur malheureux.*  
MARCELINE DESBORDES-VALMORE





## QUELLE QUE SOIT L'HEURE

Ferme simplement les yeux,  
Il n'est pas trop tard pour que Dieu,  
Infiniment moins sévère  
Que ton cœur, baise tes paupières  
Et te fasse franchir le seuil  
D'un rêve où s'apaisent tes deuils  
Les plus brûlants, les plus impitoyables,  
Les moins ouverts  
À l'oubli raisonnable  
Que laisse espérer la chair !

Lorsque tu te réveilleras  
Et que se révélera  
L'absence en toi d'une foi ardente,  
Ta révolte sera violente !  
C'est dur de prier, je le sais,  
Si dans la nuit du cœur Dieu se tait !  
Ferme les yeux, la patiente pitié  
De Dieu te fera partager  
Cette prière à laquelle mon âme  
A confié tant de ses flammes !

LAISSÉ BIEN EN ÉVIDENCE  
SUR LA TABLE À ÉCRIRE

Paria parmi d'autres parias,  
Je me tais. Ne t'indigne pas :  
Libre, ma langue se rebelle !  
La vérité laide et cruelle  
N'est pas à crier sur les toits !  
Je ne peux la dire qu'à toi.

Ton âme est la seule qui m'aime  
Malgré mes plaies, dans le ciel blême ;  
C'est l'énigmatique âme sœur  
Qu'interroge sans fin mon cœur,  
L'ange noir qui tout me pardonne,  
Ma Béatrice et la Madone.

C'est seulement dans le secret  
De mon âme que sans arrêt  
Je crie et crie à pleine gorge  
Plus fort qu'un cochon qu'on égorge,  
Et hurle aussi lugubrement  
Qu'un loup à la lune qui ment  
Sans pudeur aux gens et aux bêtes  
Qui à rêver d'elle s'entêtent.

Je ne cesse pas de prier  
Afin que me soit pardonné  
Mon corps de paria humilié,

Comme tous les corps fait d'atomes,  
Mais d'une laideur de damné  
À faire peur à un fantôme.  
Ah ! pourquoi mon âme créée  
À la ressemblance de Dieu  
N'a-t-elle pas mérité mieux ?  
Ah ! pourquoi cette destinée ?

Je ne sais si tu reviendras  
Faire ta demeure ici-bas.  
Ne t'indigne pas si je pleure  
Comme un enfant en attendant  
En silence le jour et l'heure !  
Qu'est-ce qu'un paria dont le sang  
N'a pas sa source murmurante  
Dans une plaie ouverte au flanc  
D'une rédemptrice souffrante ?

## CRÉPUSCULE, OU AUBE MYSTIQUE

Le malade abandonne son cœur  
Au rêve en écoutant la lecture  
D'un livre vraiment consolateur  
Qui reconnaît que la vie est dure.

Dans le calme des mains posées  
Sur le drap bleu sans souvenirs,  
La lectrice à la voix un peu voilée  
Voit une nuit lentement s'établir.  
Au malade qui va bientôt mourir,  
Douloureusement elle tait  
Son douloureux savoir secret.

Ne pas dire la vérité  
Au malade, est-ce vraiment  
Ce que demande la pitié  
Dans un monde si violent ?

Quand on sait que la camarade est assise  
Tenant son bouquet d'anémones grises,  
Près du lit, et qu'on n'a plus que le temps  
De méditer, de prier un moment,  
Espérer, vraiment espérer,  
N'est-ce pas déjà retrouver  
Celle qu'on ne peut oublier ?

## UNE FOIS LES RIDEAUX OUVERTS

Pourquoi aurions-nous peur de voir de près,  
Au bout du chemin, les vrais horizons,  
Longtemps restés cachés, de nos hivers ?

Ces hivers là, nous nous résignerons  
À n'être plus que le murmure obscur  
D'une neige tombant dans l'infini ;  
Nous aurons entendu en nous  
Dieu promettant de nous confier  
L'espérance et l'humilité  
Et nous nous serons pardonné  
Nos souffrances de mécréants,  
Nos exils aux confins de nos attentes ;

Les comparaisons les plus audacieuses  
Se seront révélées sans force, usées !  
Nos bouches enfin éclairées  
Promettront à nos corps et à nos âmes  
De ne plus jamais blasphémer ;  
Elles feront naître des nuits  
Libres d'écueils cachés par notre chair,  
Des océans qui ne déçoivent pas,  
Libres de nostalgies perfides.

## MIREILLE PERDUE ET RETROUVÉE

Les yeux fermés, je contemple un temps  
Hélas ! lointain,  
Où, de son rêve lourd, l'étang  
Nous contemple et nous plaint.

Je ne vois rien qui m'étonne, —  
L'eau de l'étang frissonne,  
Je vois s'agiter tes cils et les roseaux,  
Le ciel se cherche dans l'eau.  
Qu'y a-t-il de caché qui rôde  
Dans tes yeux, dans ton cœur, jardins clos,  
Un nuage impur, un fantôme ?  
L'étang et le ciel sont pleins  
De murmures de regrets vains.  
Pourquoi n'ai-je pas résisté  
Au vent du chagrin  
Qui nous a séparés ?

L'herbe, les roseaux, les aulnes  
Semblent implorer une aumône  
Du vent d'un été peut-être fou.  
Ah ! comme l'avenir est flou !  
Que va-t-il se passer en nous ?

Je vois  
Comme venant dans une brume étrange

Où les corbeaux en colombes se changent,  
Et tu dois voir, comme moi,  
Ce fruit de la longue quête  
De nos âmes inquiètes,  
Une rêverie errante  
Où nos nostalgies imprudentes  
Se sont perdues et retrouvées,  
Rêverie aveugle et clairvoyante,  
Rédemptrice ardente  
Enfantée  
À l'image d'une pensée  
De Dieu, qui nourrit  
Notre corps et notre esprit,  
Ces mystérieux labyrinthes  
Qui défient toutes nos plaintes.

J'ouvre les yeux, et je vois venir,  
D'un trop proche avenir,  
Une ombre longtemps prisonnière,  
À quoi bon mentir, d'un leurre :  
Une heure  
Qui sera peut-être la dernière  
Des heures où je pourrai voir  
Dans tes yeux fleurir les promesses  
Du Dieu qui prodigue l'espoir  
Aux âmes habitées par la tristesse.

Il n'arrivera rien d'extraordinaire  
Ni tes rêves secrets,  
Ni tes regrets,  
Ni tes ferventes prières

Ne pourront me consoler  
Dans le brumeux au-delà,  
Tant que tu n'y seras pas  
Avec moi pour l'éternité.

Si longtemps, ah ! si longtemps  
Mon cœur de mécréant,  
Aveugle à sa folie,  
A risqué une infinie détresse  
En ne nous cherchant pas dans la promesse  
De Dieu, qui nous lie !



## CONTRE LES DÉCEPTIONS

Je lis sur ta bouche une nostalgie  
Que rien ne peut tout à fait apaiser  
Car trop tard nos cœurs se sont rencontrés  
Sur le chemin hasardeux de la vie.  
Le don de créer, pourtant, nous est cher !  
Nous aurons voulu quitter ce vieux monde  
En ayant oublié les plaies profondes  
De notre âme enchaînée à notre chair !

Ne pouvons-nous, oubliant nos souffrances  
Des années passées, tenter notre chance  
Dans le monde neuf vers où nous allons  
D'accomplir une œuvre à peine ébauchée  
Par nos rêveries dans une vallée  
D'obscurs reniements et de dérision ?

N'avons-nous pas arraché les racines  
Des soleils gris dans nos jardins secrets ?  
N'avons-nous pas brûlé tous les regrets  
Qui harcelaient nos âmes orphelines  
D'attentes sans raison, et cherché Dieu  
Sur un chemin tortueux et fangeux ?

« *JE MEURS OÙ JE M'ATTACHE* »

Je n'ai plus qu'elle au monde, et je ne sais  
Où lui donner les fruits de mes prières.  
Aurais-je écrit la devise du lierre  
Sur mon cœur en vain, lorsque je mourrai ?  
Amer destin que pourrir dans la bière  
Sans avoir retrouvé le cœur parfait !

Qu'ont fait d'elle des ans peu charitables ?  
Elle était triste, et mon cœur avait froid.  
Peut-être souffrait-elle autant que moi  
De solitude simple et guérissable.  
Je n'ai rien dit — le destin est sans loi ! —  
C'était pourtant un été véritable.

Mon cœur fut-il tenté de l'oublier ?  
Je n'ai pas voulu me dépendre d'elle :  
J'avais reconnu la source éternelle  
De rêve où je pouvais toujours puiser.  
Nuits nues ? sans lien nos âmes immortelles ?  
Je ne peux même pas l'imaginer.

Une ombre est passée entre nous sans dire  
D'où elle venait ni par quel chemin.  
Pourquoi, pourquoi n'ai-je pas pris la main  
Que Dieu me montrait ? De mon cœur le pire  
Ennemi fut lui-même, et maintenant

Seule la mort certainement m'attend !

Amère certitude, ironie vaine !  
Ma tombe sera nue, il neigera  
Sur elle sans fin ! Mon âme priera,  
Dans l'au-delà, pour que Dieu lie ses peines  
Aux peines de l'âme où elle chercha  
Une attente nue semblable à la sienne.

## D'UNE NUIT TOUJOURS NOUVELLE

Je vois en toi mûrir une promesse  
De la charité infinie de Dieu.  
Rien n'est perdu pour les hommes qui laissent  
Dans leur cœur la pitié parler pour eux  
Quand un pardon aveugle ouvre les yeux  
D'amants qu'à l'âme une chimère blesse.

Je vois déjà dans tes yeux miroiter  
Des cœurs douloureux l'unique espérance,  
La mer sans horizon, l'éternité.  
— Mirage fugitif, simple apparence,  
Éclair dans la nuit des réalités ?  
Folle question ! nous savons d'expérience  
Que la durée d'un rêve est la durée  
Du monde que le cœur du rêveur crée !

Bien que je t'aie rencontrée plusieurs fois,  
Je t'aurai attendue toute ma vie.  
Je suis né pour subir la dure loi  
De la constellation de la folie,  
Reine absolue des attentes baroques,  
Qui resplendissait, lorsque je naquis,  
En haut du ciel d'où Dieu était parti,  
Laisant le monde à des rêves en loques !

## KABBALISTE DÉÇU

Tant d'années de fer  
Passées à attendre à l'orée du désert  
D'où ton âme devait venir  
Donner sa force et son savoir  
À mon âme, en s'unissant à elle  
Par une promesse éternelle !

Nous aurions médité à deux,  
Peut-être avec l'aide de Dieu,  
Hardiment, joyeusement, le mystère  
De notre cheminement sur la terre.

J'ai attendu sans rompre le silence  
De la page des apparences,  
J'ai regardé, regardé, regardé,  
Mes yeux se sont usés.

Rien !  
J'ai fait trop peu de bien,  
Je mérite de vieillir  
Et de mourir  
Comme un chien !

## UNE POÉTESSE MYSTIQUE

Elle croit que Dieu la veut nourricière  
De rêves errant par toute la terre  
De cœur en cœur, de prière en prière.

« Ce qu'on raconte d'elle est simplement  
Légende dorée ! » dis-tu, mécréant ?  
Peut-être ! mais sa foi défie le temps !

Ne vois-tu pas que c'est beaucoup trop beau  
Pour être tout à fait, tout à fait faux ?  
Ne vois-tu pas que son âme est penchée  
Sur le berceau de sublimes pensées ?

Serrant notre Dieu contre sa poitrine,  
Elle mendie, qu'il fasse chaud ou froid,  
En disciple inspirée de saint François,  
Aux carrefours, pour que l'unique loi  
Des humains soit la charité divine.

Tu sais que ce qui meurt en toi se lève  
Chaque matin plus vieux d'une naissance ;  
Ne vois-tu pas que la mort n'est qu'un rêve  
Obscur, et que poème est l'espérance  
Promise au soleil qui descend chercher  
En nous le Dieu que nous avons créé ?

Ne vois-tu pas que cette poétesse  
Est vraiment du soleil souffrant la sœur,  
Et qu'elle partage avec lui les pleurs  
Des cœurs qui confient à Dieu leur détresse,  
Mystique rosée qui nourrit sans cesse  
Dans un vieux jardin de nouvelles fleurs ?

## D'UN PAUVRE FAUST À SA PAUVRE MARGUERITE

Séparés, si loin l'un de l'autre,  
Hélas ! et depuis si longtemps,  
Vaincrons-nous la nuit qui se vautre  
Sans vergogne dans notre sang ?

Rien n'aide ceux qui désespèrent !  
Nous ne serons pas de ceux-là,  
La chauve-souris d'un mystère  
Entre nous ira et viendra.

Il faut attendre, il faut attendre !  
Souffrir est possible longtemps  
En ce monde où la mort vient prendre  
Un jour ou l'autre les amants  
Dans ses bras tendres et puissants.

Est-ce dans les cœurs des Atrides  
Ou dans nos cœurs que le destin  
Creuse les plus profondes rides,  
Verse le plus cruel venin ?

Nous partagerons le silence  
Avec la chouette d'Athéna  
Car l'âme que Dieu nous donna  
N'est pas dupe des apparences.



La compagne de la déesse  
Darde ses yeux de poétesse  
Sur mon âme qui n'oublie pas ;  
Sur la table à écrire elle a  
La place d'honneur qui revient  
À la servante de nos liens.

Du haut d'une pile de livres,  
Elle m'a souvent conseillé  
D'être audacieux quand je me livre  
À l'opium de la vérité.

C'est si difficile de croire  
Qu'approche la fin de l'exil,  
Pour un poète dont l'histoire  
Est celle de tant de Schlemihl !

Un cœur avide se méfie  
Avec raison, dans son désert,  
Des rêves nus, des ciels amers,  
Des mirages des Ophélie  
Où les eaux de la nostalgie  
L'accueilleraient à bras ouverts !

Dans ta prison où l'ombre est reine,  
Dans la solitude où je vis,  
Nous nous pencherons sur nos peines,  
Séparés, mais en rêve unis.

## LE FANTÔME DE LA PAGE BLANCHE

En apparence, je suis seul  
Dans ma chambre aux murs sans oreilles,  
Et j'écris des chansons pareilles  
Aux lunes cousant leur linceul.

C'est l'hiver. La neige qui tombe  
Dehors, obstinément, sans bruit,  
Entraîne un rêve de la nuit  
Vers l'oubli qu'enfante la tombe.

La nuit ne sait ni travailler  
Ni lutter longtemps avec l'Ange.  
Mon cœur trépigne, — et rien ne change !  
S'est-il, sans le savoir, renié ?

À quoi bon espérer que chante  
Une cloche venue de loin,  
Alors que déjà la mort point ?  
La mort ! l'aube désespérante !

Je n'entends sonner que le glas  
Pour les orphelins et les veuves  
Qu'une espérance toute neuve  
Accompagne dans l'au-delà.

J'envie leur destin, mais voilà :

Une main écrit sur la porte  
De l'enfer ces paroles fortes :  
« Mécréant, ton dû n'est que là ! »

En réalité, quelle preuve  
Tangible ai-je que tu m'aies fui  
Dans la mort ou quelque autre nuit ?  
Les ans ne font que ce qu'ils peuvent !

Ma raison veut que les rayons  
Du soleil de ma nostalgie  
Entretiennent toujours ta vie  
Au moins dans mes tristes chansons.

Tu viens, par des voies clandestines  
Guider ma main sur le papier.  
De mon cœur aurais-je pitié,  
Vraiment, sans cette discipline ?

Dans le rêve où mon cœur s'obstine  
À te chercher, de bonne foi,  
Rien ne me sépare de toi,  
Car ton cœur bat dans ma poitrine !

QUESTIONS CLOSES  
POSÉES À UN MASQUE AUX YEUX CLOS

Que répondrai-je à l'Ange de la Mort  
Qui murmurerà dans la nuit amère :  
« Pourquoi gémir ? Tu n'es qu'un pauvre hère  
Humilié dans ton âme et dans ton corps !  
Qu'auras-tu perdu en perdant la vie,  
Toi qu'à la terre aucun amour ne lie ? »

Aucun amour ! aucun buisson ardent  
Dans mon désert ! De vaines apparences  
Tendant mon cœur, et le sombre silence  
D'un Dieu caché au fond d'un ciel béant !

Suis-je en secret âme désespérée,  
Éternellement aube sans rosée ?  
Quelle nuit pourrait m'empêcher d'attendre  
Ma rédemptrice aux yeux graves et tendres ? —  
Si elle venait, un jour, incarnée  
En une mendicante à l'âme affligée ?

## VOYAGEUSE AU VISAGE DE MYSTÈRE

Qui es-tu, d'où viens-tu, âme à qui j'adresse  
Des lettres où je peints depuis si longtemps  
La lutte de mon cœur avec la tristesse,  
Âme que mon âme attend obstinément ?

As-tu quelque idée de ce que peut souffrir  
Sur terre un orphelin laid de corps et d'âme,  
Qui, bien que redoutant de l'enfer les flammes,  
Ne peut s'empêcher de lâchement mentir ?

Viens-tu du pays d'où viennent mes poupées,  
Ce pays où rien ne distingue d'un rêve  
Une femme de chair réellement née  
Du ventre rédempteur d'une fille d'Ève ?

Viens-tu vivre et mourir avec moi dans ce monde  
Où le bonheur est rare et les leurres abondent ?

Les ombres nourries de mon sang sont réelles !  
La Mère de Dieu, au jour du Jugement,  
Plaidera ma cause et dira clairement  
Que mon délire fut à la Vie fidèle.

## LA BONNE AVENTURE

Nous avons prié ensemble,  
Les yeux et la bouche clos.  
C'était peut-être trop tôt,  
Car ta main dans ma main tremble.

N'avons-nous pas dit à Dieu  
La même vieille espérance  
Des cœurs las de leur errance  
Unis par le même vœu ?

Appuie-toi sur mon épaule,  
Écoute mon cœur chanter  
À nos rêves d'exilés  
Une berceuse des saules

Sommes-nous trop loin de Sion  
Pour que nos cœurs puissent croire  
Aux serments de leur mémoire  
Annonçant leur rédemption

Rassure-toi, aucun charme  
Des sorcières du désert,  
Ennemies des arbres verts,  
Ne peut pervertir nos larmes.

Avons-nous abandonné

Le Dieu qui du mal délivre,  
Avons-nous renié ses livres,  
Avons-nous désespéré ?

À l'amour tout est possible.  
Nous entrerons sûrement  
Dans le pays accueillant  
Des rêves et de la Bible.

Tu coudras à nos linceuls  
Des sachets de terre sainte.  
Nos âmes, sans nulle crainte,  
Seront jugées par Dieu seul.

## DANS UNE ALLÉE DÉSERTE

L'automne d'un amour est saison brève ;  
L'hiver est sans fin quand l'amour n'est plus !  
Bientôt, perdus leurs secrets et leurs rêves,  
Comme le jardin nos cœurs seront nus.  
Vanté de l'amer « si j'avais su »,  
Écume de flots mourant sur les grèves !

Que ferons-nous dire à des arbres gris,  
Seuls confidents des lunes automnales  
Comme nous égarées dans le dédale  
Des promesses déchues d'un ciel flétri ?

Que ferons-nous pour calmer le silence  
Dont la fièvre abolit tout horizon ?  
Le regard de la mort est si profond  
Que sans écho sont les cris qu'on y lance !

Quand nous n'aurons plus que des rêves flous  
Pour justifier nos prières impies,  
À nos âmes déçues que dirons-nous ?  
Mentirons-nous ? Quel mensonge rassure  
Un cœur effrayé par la démesure  
D'un deuil éternel qui envahit tout ?



## UNE ÉCLAIRCIE

Il y a, en deçà des grilles,  
Créés par des petites filles,  
La terre et le ciel d'autrefois.  
Dans la marelle est dessinée  
L'image de la destinée.  
Des filles d'Ève c'est la loi !  
Il y a les chaises de fer,  
Des arbres le feuillage vert,  
Et toi, — l'actuel univers.

Tu es seule, pour toi plaident  
Sur tes joues, des larmes tièdes,  
D'humbles rayons de soleil,  
Des nostalgies imaginaires  
Creusées par des rêves pareils  
Aux socs de Dieu  
Te préparant devant mes yeux,  
Sous ce coin de ciel, sur ce coin de la terre  
À ton rôle de mère.

Je lie mes yeux au sourire qu'esquissent,  
Peut-être à l'insu de ton cœur,  
Tes lèvres sans fard, lorsque se glissent  
Entre les branches accueillantes  
Des arbres du jardin, où la vie chante,  
Des ombres sœurs.

## PERFIDIE DE L'IMPATIENCE

J'imagine mon agonie  
Dans une chambre d'hôpital :  
Je suis abandonné au Mal,  
Nulle ombre auprès de moi ne prie.

L'ombre que je n'aurai pas su  
Consoler avant de mourir  
N'aura laissé que souvenirs  
Douloureux à mon cœur déçu.

Le destin est impitoyable.  
Déjà le soir ! Affamé, nu,  
Le rêve qui s'offrait s'est tu  
Et son lourd silence m'accable.

Se peut-il que sourd et sans voix  
Le Dieu de pitié abandonne,  
Lorsque la dernière heure sonne,  
Un cœur repentant, sur sa croix ?

L'ombre inconsolée souffre-t-elle  
Dans les déserts de l'au-delà,  
Comme elle a souffert ici-bas ?  
Sa douleur est-elle éternelle ?

J'aurais mendié sur des chemins

Déserts, guidé par ma folie,  
D'un bout à l'autre de ma vie !  
Le néant me ronge la main.

Ma solitude est sans nuances !  
Lorsque mes yeux se sont ouverts  
J'ai vu rire le sombre hiver !  
Châtiment de mon impatience ?

Réponse — entendue par mon sang —  
À ma longue prière impure :  
Né au commencement des temps  
Un coup de tonnerre murmure :

*« Mais non ! Dieu de toi se souvient !  
Mais il veut que ton cœur apprenne,  
Enfin, de la Samaritaine,  
Ce qu'est le véritable bien.*

*Souffrir n'abolit par les liens !  
La charité est souveraine  
Qui libère de toute peine,  
Et l'ombre vers ton âme vient. »*

## UNE ESSEULÉE

Sa main passe, très lentement,  
Hésitante, comme cherchant  
Sur son visage pâle, usé,  
Une ombre de son long passé.

Des vieilles plaies, des plaies récentes,  
Toutes sombres, toujours béantes,  
Tournoient dans son cœur douloureux.  
Stagnent dans le fond de ses yeux  
L'amertume d'impurs adieux  
Et la tristesse des ciels bleus  
Où jamais un oiseau ne chante.

Entre son âme et son rêve qui dort  
Depuis longtemps dans les bras de la mort,  
La procession muette des années  
Passe...

Elle s'imagine abandonnée  
À l'âpre solitude et aux remords.  
Sa main ne sent pas les larmes couler  
Sur ses joues...

Elle est lasse de prier  
Mais ses yeux douloureux voient Dieu pleurer.

## NOSTALGIE FILLE DE LA NEIGE

Dans les rues comme sur les tombes  
La neige tombe, tombe,  
En silence.  
Sommes-nous les seuls,  
Dans ce monde des apparences,  
À voir en elle un linceul ?

Au temps des poupées bien habillées  
Qui regardaient les gens  
Les regarder en rêvant,  
La neige était changée  
En fille de Dieu en un rien de temps.

Noël illumine  
Encore les vitrines,  
Mais nos sombres cœurs  
Aveuglés par leurs pleurs  
Regardent, dans nos poitrines,  
Seulement des rêves en cage  
Qui sentent que le plus sage  
Pour eux est d'attendre, attendre  
La nuit qui viendra les prendre.

## UNE LONGUE NUIT DU DIXIÈME MOIS

Raisonnons : dans la chambre et dehors  
La solitude et ses pièges,  
Le sapin de Noël est mort  
— Ce serait folie de croire qu'il dort ! —  
Mais la fenêtre est vivante, il neige.

Je ferme les yeux  
Pour voir mieux, pour chercher mieux,  
Dans les replis profonds  
De mon cœur la charité de Dieu.  
Quelle ombre murmure « à quoi bon ! »  
D'un au-delà où toute espérance  
Est perdue, fumée de vaine science ?

Je ne peux pas ne pas sentir  
Que des yeux tristes me regardent  
Me pencher sur un avenir  
Flétri qu'aucun amour ne farde.  
Nulle attente ne se hasarde  
Dans mon cœur sombre à lui mentir !

Quelle tristesse !  
Je n'ai plus qu'à rêver ! je rêve.  
Avant que ma vie ne s'achève  
J'aurai tenu ma promesse  
À la Madone du jardin

Où fleurit le lilas du chagrin

Je suis de nouveau un petit enfant  
Qui ne sait même pas dire « maman »,  
Je tête une étoile pieuse,  
La rosée du jardin est joyeuse.

La Madone et Dieu seuls dès la première heure  
Auront su pourquoi je suis venu en monde,  
Et pourquoi les saules pleurent  
En voyant d'un exil passer l'eau profonde.

## LOIN DE L'AUBE

De toute la pâleur nue de ses joues  
Puisée dans sa main sans bague elle avoue  
Qu'elle entend crier au fond de son cœur  
L'au-delà qui la tente et lui fait peur.

Comment son âme esseulée pourrait-elle  
Trouver la sœur qu'ici-bas elle appelle  
Depuis si longtemps de ses yeux en feu  
En cherchant en vain les lèvres de Dieu ?

À quoi bon se figer dans l'attitude  
D'une reine accablée de solitude ?  
De quel prince l'amour est aussi fort  
Que la passion qui l'attend dans la mort ?

Peau d'âne avait une marraine fée,  
Cendrillon aussi ! — Une âme étoilée  
De rêves que jamais rien ne dément  
Sait-elle à quoi ressemble un vrai tourment ?

Son âme prie. — Sait-elle qu'elle prie  
Dans un jardin où seront abolies  
L'agonie et la mort des rêves nés  
D'une nuit appelée à pardonner ?



## IMPATIENCE RAISONNABLE

Comment puis-je savoir  
Si c'est Dieu qui t'inspire  
Ces paroles d'espoir  
Que tu me laisses lire  
Dans tes yeux ? Par quel signe  
Un pauvre mécréant  
Verra-t-il sûrement  
Qu'il est, malgré tout, digne  
De mourir racheté  
Par l'ardente pitié  
D'un cœur qu'il a blessé,  
Aveuglé par le mal  
Que fit l'été fatal ?

## L'ABANDONNÉE IMAGINAIRE

Elle ne sait pas que la chair demande  
Des rêves imparfaits,  
Et que les allées du jardin attendent  
Des serments secrets.  
Elle ne sait pas qu'à son heure  
La pécheresse sauvée pleure.

Elle aussi pleure sans rien dire.  
Une étoile au regard d'acier  
A traversé son cœur humilié.  
L'ancienne douleur défait la pitié,  
La nouvelle attente est souffrance pire.

Elle aussi se sentira  
Sœur pauvre de tous les parias,  
Lorsque la neige reviendra  
Racheter, par son sacrifice,  
Le silence  
Profond, mystérieux,  
Éternel, de Dieu.

Elle ne sait pas qu'une main  
Forte, nue, est tendue pour recevoir  
L'aumône d'un espoir  
Qui ouvre tous les chemins.

Les années tissent,  
À l'insu de son cœur,  
Pour sa robe de rédemptrice,  
Un tissu de toutes les couleurs  
De l'arc-en-ciel mystique  
Promis aux cœurs nostalgiques  
Qui cherchent le Créateur  
Caché dans leurs pleurs.

## UN CHEMIN NUAGEUX

Nous aurons reconnu notre tristesse  
Dans les litanies d'une cloche pauvre  
Comme dans les discours confus  
D'un fruste ressac sans remords.

Nous aurons vu dans l'eau abandonnée  
Dans les ornières de nos rêves  
La patiente âpreté de nos attentes,  
Le dénuement de leur silence,  
L'humiliation de lâches nostalgies.

Nous aurons reconnu,  
En cherchant à nouer nos regards  
Que nos souvenirs leur font trop mal  
Pour que nos cœurs aient confiance en nous.

Nous aurons vu dans les clairs de lune  
L'ironie de notre destin  
Et l'amertume de la mer  
Qui constate encore et encore  
Qu'elle n'est que ce qu'elle est.

Nous aurons vu aussi une pitié  
Grandir en nous avec notre misère.  
Serons-nous consolés ?

## DUPES

Chaque fois que je t'ai rencontrée  
Une étoile est née ;  
Je ne l'ai pas vue,  
Et mon âme s'est perdue,  
Malade, affamée, nue,  
Errante sur la terre,  
À te chercher sans fin, sœur de misère  
Aux yeux de toutes les douleurs,  
D'attentes, de surprises feintes.  
L'étoile s'est éteinte !

Si seulement  
La magie de la pitié  
Pouvait nous faire oublier  
Dans un baiser  
Nos tyranniques reniements,  
Notre cruel aveuglement !

## MALGRÉ L'IRONIE DES VAUTOURS

Ne me demande pas, pour tenter  
Tant bien que mal de me consoler,  
De te faire partager  
Avec moi un douloureux passé.

Essayer de faire reverdir  
Sous un ciel moqueur  
Un jardin devenu désert  
Où se sont éteintes  
Tant d'espérances mal étreintes,  
Les voix qu'aimaient les ombres nues  
Les flammes du silence ?

À quoi servirait de mentir ?  
Rien ne peut faire  
Que les hideux souvenirs  
Qui font éternellement souffrir  
S'enfoncent dans la tombe où l'amour fait fuir  
Les fantômes imaginaires !

Je sais ce que Dieu a promis  
Par la voix des prophètes.  
Ne cherche pas dans mes yeux affaiblis  
Les yeux des doutes qui me hantent.  
Aide-moi seulement à reconnaître  
En toi l'étoile souffrante

Qui doit naître  
Pour montrer aux manichéens  
Tels que moi le chemin  
D'une possible rédemption,  
Le chemin de l'ultime lutte  
Avec cet océan sans horizon,  
Le Mal éternel qui rit  
De la pitié comme du pardon,  
Le Mal, — qui a tant de noms !

## TARDIVE PRUDENCE

Ce que nous voulions prendre pour hardiesse  
Des pas de nos cœurs fuyant leur détresse  
En même temps que nos corps décline ;  
Seuls ses derniers rayons illuminent  
Nos souvenirs du chemin de tristesse  
Et de rêves méconnus  
Où nous nous sommes perdus.

La nuit va vite envahir les pages  
Du grimoire narquois, notre destin.  
Nous marchons sur un chemin sauvage  
Dont chaque tournant a cent visages ;  
Ne laisse pas ma main  
Pendre à côté de la tienne,  
Car il se pourrait que bientôt viennent  
Mordre nos mains séparées les chiens  
Des éternels chagrins.

*Commentaire amer d'un paria :*  
*Le cœur, les mains... mots d'ici-bas !*  
*Que valent-ils dans l'au-delà,*  
*Royaume d'un Dieu vieux et las ?*



## EN ATTENDANT LA NUIT

À quoi bon mentir  
Plus d'une fois à la Tamise ?  
Ann est perdue, la réalité brise  
Les rêves où le cœur berce l'avenir.  
Le sombre soleil des souvenirs  
Va bientôt mourir  
Loin de la mer, seul.  
Enveloppé dans son rouge linceul,  
Il aura cessé de faire souffrir.  
Les jérémiades ne sont pas de mise.  
Mais le cœur veut entretenir  
Ses nostalgies, sur ce pont, non les fuir !  
À quelles lois sont-elles soumises ?

ATTENTE  
*Une vision intérieure*

Dans un lit d'hôpital, je vois  
Le gouffre béant devant moi.  
Tu es là, — je sais que tu prie,  
Dans la chambre où s'éteint ma vie

Dans mon âme rôde la peur  
D'une définitive perte  
Et de signes annonciateurs  
D'un silence de nuit déserte.  
Mécréant rêveur solitaire,  
J'ai fait trop de mal sur la terre  
Pour mériter que l'espérance  
Ait raison de cette souffrance.

Tu vas bientôt me voir mourir.  
Que verrai-je de l'avenir  
Dans les yeux que j'ai fait pleurer  
Bien trop pour me le pardonner ?  
Mon cœur se rompt. Mon agonie  
N'est plus qu'aveugle nostalgie.

Dieu vienne en aide à ce cœur fou !  
Je prie, et la Madone, assise  
Après de nous, prie avec nous.  
Les larmes de mon cœur s'irisent.

L'arc-en-ciel ! signe du pardon  
Aux êtres humains tels qu'ils sont !

Mon âme verra dans tes yeux,  
Au moment de leur dire adieu,  
Une promesse rassurante,  
Et n'aura plus peur d'une attente  
Infinie dans un au-delà  
Où tu ne la chercherai pas.

## PUISQUE LA NUIT EST TOMBÉE

Si tu pouvais être certaine  
Que la mystérieuse charité  
De Dieu te fera oublier,  
Un jour ou l'autre, ta peine !

Cette lettre est une prière.  
Je ne saurai, hélas ! jamais  
Si Dieu t'aura fait deviner qu'elle est  
Peut-être la dernière  
Lettre de mon cœur mauvais,  
L'amer adieu  
À un songe mystérieux  
D'un mécréant, à une vie  
De dévorante folie  
Et de pérenne nostalgie.

## II

— « *Come hither, Son* » *I heard Death say,*  
« *I did not will a grave*  
*Should end thy pilgrimage to-day,*  
*But I, too, am a slave!* »

THOMAS HARDY

The Subalterns

*Parfois la nuit en forêt*  
*Le voyageur perdu voit*  
*Une bonne lumière et court*  
*Le cœur rempli d'espérance*  
*Jusqu'à la maison de l'ogre*

JEAN COCTEAU

Le requiem



## D'UN MÉCRÉANT À UN AUTRE MÉCRÉANT

Résigne-toi, la vie n'est que souffrance !  
Pourquoi gémir comme un loup pris au piège  
Dans une clairière où tombe la neige  
D'un ciel de solitude et de silence ?  
Toute vie n'est qu'un feu qui va s'éteindre !  
De quelle injustice as-tu à te plaindre ?

Maintenant que ton cœur a reconnu  
Qu'il est mauvais, et que tu ne crois plus  
Qu'il y ait au fond de tes nostalgies  
Des sources de lumière et d'harmonie,  
Pourquoi encore accuser la nature  
De n'être que marâtre à l'âme impure ?

À quoi bon crier puisque l'avenir  
De tout être vivant est de mourir,  
Et que Dieu, créateur de toute chose,  
Éternellement caché, se repose  
Après ses six jours de fécond labeur  
Dont le fruit, hélas ! par la faute d'Ève  
Et Adam fut changé en mauvais rêve  
Où triomphent la mort et la douleur ?

## L'AGONIE DE SŒUR ÉLISABETH DE LA TRINITÉ

Quand l'âme est hantée par la solitude,  
Laisser longtemps errer autour de soi  
Un regard plein d'attente et d'inquiétude  
Est bien moins douloureux qu'on ne le croit.

Si profonde que soit notre amertume,  
Douter, n'est-ce pas espérer un peu  
Que dans le ciel que nous cache la brume  
Où notre esprit se perd nous attend Dieu ?

Dieu berce le cœur de la religieuse  
Qui n'est plus contentée par son couvent.  
Celle qui fut si vive et si riieuse  
Se donne au songe où se perd son tourment.

Celle qui va mourir souffrante et sainte  
Aidera les cœurs inquiets à trouver  
En eux la raison de bannir la crainte  
De mourir seuls sans un rêve à bercer.

La mourante sent Dieu vivre en son sein.  
Mais nous, séparés par tant de silence,  
Par tant de folie, par tant de chagrin,  
De nous revoir avons-nous quelque chance,  
Si Dieu ne nous tend sa puissante main  
Dans l'au-delà, sinon sur cette terre ?



Hélas ! mon cœur où règne le mystère  
Peut l'espérer, mais n'en est pas certain !

Celle qui sert si bien la musique  
Entend-t-elle le chœur des séraphins  
Chanter dans son cœur d'ardente mystique  
Le consolant, triomphal « saint, saint, saint » ?

Et nous, entendrons-nous dans notre nuit  
Battre le cœur pur de la sœur des anges  
Qui avec leur luth chantent les louanges  
De Dieu, quand nos regrets nous auront fui ?

## MAELSTRÖM

Cette chanson n'est qu'un témoignage  
De pauvre fou.  
À quoi bon, au dernier moment, taire  
La vérité ?

Je me sens entraîné vers la mort.  
S'il faut mourir,  
Je crierai : « c'est vrai ! c'est vrai ! c'est vrai !  
Le désespoir  
Est le plus effrayant des péchés  
Des cœurs peureux,  
Car ses yeux sans regard nous empêche  
De résister. »

J'ai un peu parodié, je l'avoue,  
Les séraphins,  
Dans cette chanson de pauvre fou.  
Priez pour moi.

## UN PEU DE VÉRITÉ

Je souffre et j'envie les croyants  
Qui ont un Dieu qui leur pardonne  
Souffrances, cris, rêves bruyants  
D'être bercés par la Madone.

Je ne suis qu'un vieux loup hurlant  
À la lune quand minuit sonne.  
Seule l'ombre d'un chat-huant  
Narquois jamais ne m'abandonne.

Je suis un paria dont le sang  
D'être encore rouge s'étonne.  
Je suis l'orphelin dénonçant  
L'enfance ni belle ni bonne.

Avec la vie d'un mécréant  
Va finir sous le ciel qui tonne  
Un mensonge de tous le temps  
Qui n'a jamais sauvé personne !

## DÉFAITE D'UNE ÂME

Il fait déjà nuit sur la brèche  
Par où entrera le malheur.  
Que de souvenirs se dessèchent  
Dans cette âme sans défenseur !

Bannis ou flétris tous les rêves  
Où retentissait la voix de Dieu,  
L'âme n'espère plus de trêve,  
Ce qui l'attend n'est guère douteux !

L'au-delà ne sera que souffrance  
Et solitude sans recours ;  
Rien n'allégera le lourd silence  
D'un monde sans Dieu, sans amour.

Comment s'est-elle condamnée  
À son abominable avenir,  
Cette âme du sein de Dieu née,  
Qui peut oublier mais non mourir ?

Au fond des yeux de l'Adversaire  
Tremblent trois étoiles de plomb :  
Il a su percer le mystère  
Du mal que les âmes se font !

Leur orgueil a pu faire croire,

Il faut bien le dire, à des enfants,  
En défigurant leur mémoire  
Que leur Dieu est vraiment tout-puissant !

Pauvre âme, qui se croit capable,  
Sans ses rêves, de surmonter  
La faiblesse que l'implacable  
Destin sait en elle insuffler !

Pauvre âme, humiliée par la vie  
Du corps jusqu'au bout de l'agonie !  
Elle pleurera, dans sa nuit, trop tard.  
À moins que la Mort ne l'oublie,  
Un exil noir, sans fin, sera sa part !

## LA MORT CHARITABLE

Je ne rêve pas, je médite  
La sagesse dite et redite  
Par des hommes de tous les temps  
Qui ont appris ce qu'on apprend  
Face à face avec le néant  
Ou avec le Dieu vivant  
Qui dans son ventre reprend  
Les enfants d'Ève et Adam.

La mort enfonce dans mon âme  
Ses ongles si durs, si pointus !  
Faut-il que je l'en blâme ?  
Me voilà prévenu,  
Une fois de plus !

Au fond, la mort est moins cruelle  
Que la solitude éternelle.  
Elle m'invite à ne pas oublier  
Que le temps qui me reste est court  
Pour rencontrer le seul amour  
Qui puisse me racheter.

Satan est fort mécontent d'elle  
Car depuis toujours l'enfer  
N'est vraiment grand ouvert  
Qu'aux désespérés rebelles

Aux prières du sang, — même à celles  
Qui émeuvent la mort  
Dont les rêves sont si retors !

L'avertissement réduit en cendre  
L'illusion de pouvoir attendre  
Encore un peu avant de renoncer  
À tout ce qui ne peut donner  
Une chance de rédemption  
Au cœur qui s'est souillé  
En refusant de supporter  
À temps sa part de passion.

## LA CAMARDE ESPIÈGLE

Elle vient sans pleurer ni rire  
N'importe où et n'importe quand.  
Nous avons beau faire et beau dire,  
Elle vient, sans pleurer ni rire.  
À cause d'Ève son empire  
Vivra jusqu'à la fin des temps.  
Elle vient sans pleurer ni rire  
N'importe où et n'importe quand.



## DEUX ORGUEILLEUX

Ils étaient passés bien des jours  
D'un été triste et sans humour,  
Leurs rêves perdus dans le ciel revêché,  
Le cœur ennuagé, les lèvres sèches,  
Devant la source de l'oubli,  
Sans y boire, et s'étaient promis  
De ne pas aller noyer l'espérance,  
Vieux chien savant qui dans tous les cœurs danse.

Ils se sont retrouvés, vieux, par hasard,  
À Londres, tous les deux las de chercher  
De la pauvre Ann le fantôme caché  
Qui les eût consolés, — hélas ! trop tard !  
Les chemins humiliés sont sans pitié !

Tout est morne, gris, abîmé  
Dans les impasses de la chair !  
Eurent-ils regret de la mer  
Qui berce les cœurs exilés  
Comme Dieu, au fil des prières,  
Console les âmes amères ?

Ils avaient voulu, pour changer leur sort,  
Jouer aux osselets avec la Mort  
Dans des jardins de châteaux en Espagne !  
Satan rit : c'est toujours la Mort qui gagne !

## UNE CHOSE VRAIE QU'ON PEUT DIRE DU MAL

Le feu s'est déchaîné dans ma poitrine.  
J'espérais qu'il viendrait un peu plus tard  
Et qu'il laisserait aux mains du hasard  
Le sinistre choix de l'heure assassine.

L'illusion de guérir, ce songe ardent,  
Ce soleil rayonnant sur la mer bleue,  
A pour courir des bottes de sept lieues !  
J'espérais que le mal serait plus lent.

J'essaie d'oublier l'amère souffrance  
D'un homme qui craint d'être damné.  
Quelle folie ! Dieu n'a-t-il pas pitié  
De l'homme qui garde en lui l'espérance ?

N'avions-nous pas promis de ne mourir  
Qu'après avoir montré à Dieu nos âmes  
Allant vers lui dans une unique flamme ?  
Mon cœur est inquiet : vais-je le trahir ?

D'un rêve saint nous sommes les apôtres,  
Nos cœurs sans fin cheminent l'un vers l'autre,  
Tu as toujours été celle qui vient  
Pour l'éternité sanctifier nos liens.

Nous avons partagé nos nostalgies,

Ne pouvons-nous transfigurer nos vies ?  
Ensemble espérer, ensemble souffrir,  
Que demander de plus à l'avenir ?

Certes, Dieu, la vie, le bien se souviennent  
De nos âmes unies et les soutiennent.  
Hélas ! le mal est venu démontrer  
Que rien de l'avenir n'est assuré,  
Car le Destin joue en pipant les dés !

## DEUX ANNIVERSAIRES

*Le premier anniversaire.*

La gloire des astronautes  
Était encore nouvelle ;  
La lune était la plus haute  
Des cimes où Dieu révèle  
De la vie les joies réelles ;  
Notre amour était des hôtes  
De nos cœurs le plus fidèle.  
— Une illusion ! mais si belle !

L'esprit soufflait à Venise  
Vers les tableaux des églises,  
Où les théorbes des anges  
Ne chantaient que nos louanges.

*Un autre anniversaire.*

Quel étrange acharnement !  
Montrer mes plaies et mes peines  
Sans fin, sans ménagement,  
À la lune américaine  
Seule dans son firmament !

Ridiculement aimée,  
Qu'est-elle, au fil des années,  
Devenue dans le vieux ciel  
Des vieux rêves éternels ?

Confidente démodée  
Triste comme les poupées  
Blondes d'antan délaissées !  
Lune promise à la main  
De l'implacable destin,  
Comme la lampe à pétrole,  
Les chauffeurs de taxi russes,  
Et les jeudis sans école !  
Lune de marché aux puces !

Il y a, hélas ! longtemps  
Que la lune n'est plus reine  
Des nuits où l'amour enchaîne  
Un rêve au cœur des amants  
Et recrée leur univers  
Même au bout de quarante ans  
De traversée du désert !

Pourquoi ? la question est vaine  
Poursuite acharnée du vent !  
Ma nostalgie comédienne  
Veut des applaudissements  
Et ne quitte pas la scène !

## HEURES LENTES

15 août — L'Étoile de la Mer  
Adoucit les rêves amers.  
Silencieux comme une ombre,  
En secret impatient,  
Face à face avec l'océan,  
Un carrelet attend, attend  
Que tombe une étoile sombre  
Qui a perdu ses rayons  
En fuyant vers l'horizon.  
Abandonnée par son mystère  
La nuit continue à se taire.

## DESDICHADO

Mon cœur n'a pas compris ce qu'il fallait comprendre  
Et n'a pas combattu comme il fallait combattre ;  
Je n'ai pas comme Job, même assis dans la cendre,  
Déclaré sans raison ma destinée marâtre.

Je ne me suis pas fait le défenseur  
De Juives condamnées à périr dans les flammes ;  
J'ai lâchement abandonné ma Dame !  
Quel abîme violent, quel mystère est mon cœur !

J'ai collectionné des poupées pour les filles  
Dont rêvait mon cœur, mais que je n'ai pas eues ;  
Les larmes d'un deuil sans fin dans leurs yeux brillent :  
Leur mère aux yeux de chair n'est jamais venue !

Ces sœurs séparées de leur ciel par un charme  
Qui m'a rendu aussi malheureux qu'elles  
Ont fait de mon cœur un polichinelle  
Qu'elles font danser avec des ficelles ;  
Le spectacle est fort drôle, il fait rire aux larmes !

## UNE NUIT D'HIVER

L'hiver ! toujours le même hiver stérile !  
Narguant mon cœur nu, sans cesse défilent  
Des souvenirs douloureux indociles.

Je vois tomber une neige violente  
Qui exige de moi une indécente  
Et folle abjuration de mon attente.

L'hiver ! Je regarde une nuit mauvaise  
Observer mon âme où meurent les braises  
D'un espoir déçu par sa morne ascèse.

Combien de soupirs douloureux s'élancent  
Vers le côté caché d'un long silence !  
Dévoilement de nouvelles souffrances !

Temps d'aveuglement, peut-être, où les rêves  
Dans un reniement sans raison s'achèvent, —  
Car l'Adversaire est à l'œuvre, sans trêve !

Hiver de pâle amour, route hantée  
Par un fantôme à la face voilée,  
Solitude d'une âme inconsolée !

L'hiver ! Dehors, la tempête de neige !  
Dans la chambre une angoisse affreuse assiège



Mon âme esseulée que rien ne protège !

Du jeu, l'hiver sans humour est le maître,  
Et nous sommes forcés de comparaître,  
Ma conscience et moi, devant la fenêtre.

L'hiver ! le dernier hiver de ma vie  
Nouée sans recours à la nostalgie  
D'une attente trahie dont le sang crie.

## PENCHÉS SUR LE BERCEAU D'UNE OMBRE

Nous subirons, d'ici quelques étés,  
Sans pouvoir l'oublier, la déchéance  
De nos corps vieillis et de l'espérance  
D'être unis en Dieu pour l'éternité.

Nous vieillissons ! La vie n'est qu'un éclair,  
Le jour se lève et c'est déjà la nuit !  
L'âme ne peut s'envoler de la chair.  
Le rêve s'écroule à peine construit.

Nous consoler ? C'est vite dit ! Quand sonne  
Une nouvelle heure en nous retentit  
D'un oiseau narquois le chant monotone,  
Notre âme pleure et notre sang gémit.

« Coucou ! coucou ! » La camarde s'amuse  
Du soir au matin, du matin au soir.  
À quoi bon vouloir de force ou par ruse  
Nourrir en nous un dérisoire espoir !

## ÉPITAPHE SOURIANTE

Comment oserais-je prétendre,  
Moi, un pauvre diable qui dort  
Tout seul dans les bras de la Mort,  
Faire naître un feu de la cendre ?

Je vous dirai tout simplement,  
Passants, de votre nuit complices,  
Qui rêvez d'une rédemptrice,  
Ce que j'ai appris en souffrant :

Rien ! sinon que vie et souffrance  
Ont toutes deux même apparence !  
La rédemptrice de nos cœurs  
Avec nos rêves naît et meurt.  
Croire ou ne pas croire ? qu'importe !  
À tout l'oubli ouvre sa porte !  
L'oubli, le bienfaisant oubli  
Qui nous tend les bras et sourit !

## DANS LE JARDIN SANS HORIZON

On va fermer les grilles.  
Tu tends en vain les bras,  
Tout ce qu'il reste est là !  
L'horloge sans aiguilles,  
D'imaginaires avenirs,  
Feuilles mortes des souvenirs ;  
Obstinés, nus comme l'eau  
D'une vieille pluie, les maux  
De nos corps, de nos âmes ;  
Les mensonges du sang ;  
Les dards des reniements ;  
La solitude infâme ;  
De l'angoisse les lames  
Qui caressent ton cœur  
Étranger au bonheur,  
Ton cœur, — qui se souvient  
D'imaginaires liens !

Le remords t'a changé  
En voyante banale,  
Tu vois, les yeux fermés,  
Dans le sombre passé  
Qui devant toi s'étale !  
Dans ton âme s'installe  
La douleur sans égale  
D'avoir défiguré

Des rêves partagés !  
Tu n'es qu'un exilé  
Dans ta ville natale !  
Seul le souffle léger  
D'un très obscur ailleurs  
Peut soulager ton cœur !

Une cloche lointaine  
Que l'on entend à peine  
Pleure dans ton cœur las.  
Dans le ciel il y a,  
Écrit pour les parias,  
Tout ce que ta mémoire  
Te laisse encore croire.

Toutes les fleurs du jardin meurent  
Ton cœur promet que viendra l'heure  
D'aimer cette femme qui pleure,  
Mais il sait que ce n'est qu'un leurre.

Malédiction de voir  
Une femme souffrir  
Sans pouvoir lui offrir  
Une goutte d'espoir !  
Ne se peut-il que Dieu  
Ait pitié de tes yeux  
Et fasse à tes paupières  
Le don d'être prière  
Ouverte aux larmes nées  
Dans une âme blessée ?

## CRÉPUSCULE SANS INDULGENCE POUR L'ESPOIR PEUREUX

Comme ce crépuscule est triste !  
Nos cœurs l'un vers l'autre penchés,  
Nous prions pour que la pitié  
Sans faille de Dieu nous assiste.

Rien ne nous fait plus peur qu'un rêve  
Que nous ne pouvons partager !  
Par quoi serions-nous consolés  
Quand nos vies terrestres s'achèvent ?

La vieillesse et la nostalgie  
De rêves par nos cœurs trahis  
Nous auront bientôt envahis.  
La pitié seule est notre amie.

L'espoir va-t-il fuir dans la nuit  
Que nos yeux voient, noire et béante ?  
Se peut-il que notre sang mente  
Alors que Dieu se fie à lui ?

Le fuyard peut-il aller loin ?  
Le remords le prend aux chevilles  
L'angoisse de nos cœurs l'étrille  
Sans mesure dans tous les coins.

Nous savons bien que la nuit tombe,  
À l'heure marquée, sur les tombes  
De toutes les fleurs d'ici-bas.  
Faut-il pour autant avoir peur  
De la nuit qui vit dans les cœurs,  
Et des fleurs qu'offre l'au-delà  
Pour les noces de l'autre vie  
Avec Dieu, qui rêve et qui prie ?

## OMBRE QUI DOIT ÊTRE CE QU'ELLE SERA

Tu es la seule en ce monde à pouvoir  
De mon cœur lourd alléger la souffrance !  
Mais si l'ombre floue que mon cœur croit voir  
Dans mon sang n'était rien qu'une apparence  
Vaine enfantée par la brume du soir,  
Un avorton d'une étrange espérance ?

Non ! Dieu ne veut pas fuir un cœur brisé,  
Labyrinthe secret d'une agonie !  
Tu es venue guidée par la pitié  
Du Créateur me montrer que ma vie  
N'est pas simplement un songe oublié  
Par la Nature où il s'est révélé.

Non ! Cette ombre est réelle et vient vraiment  
Du ciel, c'est la neige inquiète qui tombe,  
Enveloppée d'un silence troublant,  
Les nuits d'hiver, sur le marbre des tombes.

Ne m'abandonne pas sur une croix  
Où tu es moi autant que je suis toi ;  
N'abandonne pas au désert sans voix  
Une âme où la confiance en Dieu est nue,  
Ombre qui dans mon sang s'est reconnue !



## CORRIDA

De la Dame la cape noire  
Voltige devant le taureau.  
Le ciel gardera en mémoire  
De la Dame la cape noire.  
Du poète la sombre histoire  
Se révèle de mot en mot.  
De la Dame la cape noire  
Voltige devant le taureau.

## LE PASSAGE DE LA BÉRÉZINA

Dans les couloirs de l'hôpital,  
Un fantôme au rire glacial  
Attend le triomphe du mal,  
Comme aux jours de l'été fatal  
Où pour toujours ferma les yeux  
Une mère, épuisée, sans dire adieu  
À l'enfant qui allait sans cesse  
Souffrir en attendant une promesse.

Ta tristesse est nue, mon âme sent bien  
Qu'à mon chevet la camarade se tient  
Prête à poser sur mes yeux sa main dure  
Si ton âme vêtue de sa pitié  
Vient, infirmière, à mon lit s'enchaîner  
Pour alléger la peine que j'endure.

Mon cœur est-il séparé de ton cœur  
Sans le moindre espoir d'obtenir sa grâce ?  
Ne serons-nous plus jamais face à face ?  
Sommes-nous résignés à nos malheurs ?  
Dis-moi que non, que nos cœurs se rebellent,  
Libère-nous d'une angoisse éternelle !

Notre sang brûle et bientôt finira  
Notre vie d'âpre exil sur cette terre.  
Nous retrouverons-nous dans l'au-delà,

Ou méritons-nous que nos âmes errent  
Séparées, fumées de deux pauvres feus,  
Dans un désert abandonné par Dieu ?

Ne sais-je plus tromper l'attente  
Du désespoir subtil qui tente  
Tout cœur nu, dans un froid désert,  
Par quelque poème peu clair ?

Pouvons-nous traverser l'hiver  
De la vie par la même route ?  
J'écris encore quelque vers  
Dans la chambre de ma déroute,  
Sans savoir à quoi cela sert.  
Rite pour conjurer les doutes ?

## ATTENTE DOULOUREUSE DE LA PAIX DU CŒUR

Assis sur le banc le plus humble  
Du jardin que hantent les ombres  
De rêveries qui ont quitté  
Sans raison mon cœur, je médite.

Le ciel est lourd de prophéties !  
Mon cœur absorbé par sa peine  
Ne m'aide guère à les comprendre ;  
Je vois pourtant que peu à peu  
Ma méditation s'en inspire.

Qu'est donc ce lieu de lourd mystère  
Et de regret, réellement ?  
Jardin sans joie ou cimetière  
En secret prêt à accueillir  
De longues attentes déçues ?  
Bonnet rouge et rouge bonnet !  
Si pauvre est le sang du soleil !

Comme d'un horizon fuyant  
Des étoiles nues et sanglantes,  
De ma méditation surgissent  
Des questions qui troublent mon âme.  
Désolée, mon âme comprend  
Qu'elle va devoir témoigner  
Sincèrement contre elle-même.

Témoigner ! mais qui l'entendra ?

Je sens que mon cœur s'impatiente,  
Que mon sang crie. Ai-je le temps  
D'attendrir les nuits qui enfantent  
La rosée avant de mourir,  
Le temps de confier au jardin  
La violence de mes énigmes,  
Le temps d'adoucir ma mémoire,  
Le temps de voir les fleurs sourire  
Aux mortes que j'ai mal aimées,  
Le temps de lire sur les pierres  
Muettes des adieux vivants ?

## CE QUE RÉVÈLE UNE HEURE QUI S'EN VA

Toute la nuit il a essayé  
De donner le change à sa misère  
En écrivant des strophes légères  
Qui prétendaient qu'il faut oublier  
L'amour perdu jadis ou naguère.  
Sa nostalgie, qui lui cherche noise,  
Montre à son cœur, en ombre chinoises,  
Le lyrisme d'un coq familial.  
Et son cœur, un instant humilié,  
Vite se repent d'avoir renié  
Aveuglément l'obscur exigence  
De fidélité de sa souffrance.

## TOUS LES DEUX PERDANTS

Ils s'étaient tard invités à la table  
Du festin que l'amour offre aux heureux ;  
Échangés sans témoin autre que Dieu,  
Leurs serments étaient doux et raisonnables.

L'un d'entre eux devait mourir consolé,  
Sa main caressée par la main de l'autre.  
Qui du souvenir deviendrait l'apôtre ?  
Leurs années semblaient l'avoir décidé.

Quel chaotique et angoissant mystère  
Est le sort du corps dans un hôpital !  
La Nature nue est aveugle au mal,  
Sourde à nos raisons comme à nos prières.

Une partie de poker ou de dés  
Avec la Nature est souvent amère !  
La Béatrice est morte la première,  
Le poète est resté inconsolé.

## OMBRE INQUIÈTE DANS LA CHAMBRE

Vos yeux demandent au murmure  
Angoissant de votre miroir  
Une réponse moins obscure  
Que le désir de ne plus voir  
Se fermer les roses du soir  
Aux rêves de votre âme impure.

C'est votre peine que mon cœur  
Voit se refléter dans sa peine.  
Je ne suis ni roseau ni chêne,  
Ce monde où siffle un vent moqueur  
Et sans entraves me fait peur.  
Dieu seul sait où nos peurs nous mènent !

Qui êtes-vous ? Ombre d'un temps  
Où se perdait mon âme nue  
Dans les dédales de mon sang ?  
Ombre déjà vieille venue  
Hanter le jardin où j'attends  
Celle que je n'ai jamais vue ?

Vous êtes si pâle et si frêle,  
J'ai si peu confiance en mes yeux !  
Comment puis-je savoir si Dieu  
M'a fait reconnaître en vous celle  
Par qui sera éteint le feu



D'une solitude éternelle ?

Vous cherchez dans votre apparence  
Dans le miroir une espérance  
Aussi fidèle que la nuit  
Au masque qui la porte en lui.  
Vous serez peut-être déçue,  
Mais jamais ne se sera tue  
L'austère voix de la pitié  
Qui crie à mon cœur désolé :  
« Si tu pouvais la lui donner ! »

## RENONCEMENT DE DEUX MÉCRÉANTS

Où allons-nous ? Que faisons-nous ici  
Devant des eaux peut-être sans merci ?

L'océan parodie notre tristesse,  
De quels maux secrets se plaint-il sans cesse ?  
Contre le cœur et la raison se dresse  
L'obscur litanie qui nous oppresse !

Nous venons d'un ventre où tout était noir.  
Dieu est resté caché ! dans quel miroir ?  
Quand pourrons-nous réellement savoir  
Sur quel horizon se lève l'espoir ?

Tu sais que la vie n'est qu'un crépuscule,  
Tu as peur de la nuit, les yeux te brûlent.  
Nos âmes voudraient comprendre les cris  
De nos rêves perdus dans le ciel gris.  
Mais si la Rédemption n'était qu'un leurre ?  
La rive est dénudée, les vagues pleurent.

Si nous devons rester jusqu'à la nuit  
Ensemble à souffrir, comment se fait-il  
Que nous nous sentions toujours en exil ?  
À quoi bon prier, puisque Dieu nous fuit.

## ENTRE NOUS SOIT DIT

Un homme fait de sa vie une mare,  
Un rêve s'y ébat, canard ou cygne.  
Que le Créateur s'amuse ou s'indigne,  
Vient une heure où la mort sans loi sépare  
De la mare nue le reflet du ciel.  
Aucun rêve ici-bas n'est éternel !

Deux âmes sœurs, vieilles, sourdes, boiteuses,  
Gémissent dans la nuit de leur exil.  
Elles sont nues, et les lunes d'avril  
Aident bien peu les âmes ténébreuses.  
Le Créateur, de son ciel, les voit-il  
Errer, hantées de rêveries hargneuses ?

L'amour éternel est pèlerinage,  
Rêve que le corps et l'âme partagent, —  
De plus en plus route sans paysage  
Se révèle la voie qui mène à Sion.  
Les promesses de Dieu ? pure illusion !  
Nous mourrons tous, maigre consolation !

## DE L'UTILITÉ DE CRIER

Le jour où la mort viendra  
En riant me chercher pour des noces  
Avec la souffrance éternelle,  
Qui m'empêchera  
De prendre son bras, qui,  
Si tu n'es pas près de moi ?

Il n'y a plus que vertige du cœur  
Dans la nuit de ma poitrine  
Où le lourd balancier du sang va  
Sans fin des promesses du vrai Dieu  
Au mystère de ton absence.

Ai-je cru, vraiment cru  
Que j'aurais toujours en moi  
Des chansons, des poésies,  
Pour conjurer l'angoisse  
Du face à face avec la solitude ?

Ai-je vraiment espéré qu'un jour  
Ma marâtre de vie réelle  
Se révélerait n'être  
Rien de plus que la marâtre  
De l'étoile Cendrillon ?

Chercher Dieu, te chercher,

Me chercher, de bonne foi,  
Dans les cris des mouettes,  
Dans les litanies des galets,  
Est-ce utile ?

Je t'appelle à lasser le monde  
Où tant d'autres enfants d'Ève et Adam  
Souffrent sans faire autant de bruit,  
Je le sais, je le sais.

Mais des cris qui me montrent semblable  
À mes frères et sœurs de misère  
Ne les aident-ils pas un peu  
À supporter le silence de Dieu,  
Lorsque la vie d'ici-bas décline,  
Sans renier leur espérance  
D'une autre vie ?

## RÉPONSE À UN SOMBRE MOQUEUR

Ma vie ? Un essaim de guêpes furieuses  
Dans ce jardin que Dieu nous a donné !  
Mes rêveries sont toutes douloureuses.  
Inexorablement les années creusent  
Les rides d'une âme où le doute est né.  
Le destin porte un masque aux yeux fermés.

Que sais-je des vœux de mon âme lasses ?  
Qu'attendait de moi dans son ciel d'oubli  
Le jardinier qui jamais ne se lasse  
De créer ce qui vite aura péri ?  
Les chemins de l'amour sont des impasses,  
Mon cœur s'y perd ! je n'en suis pas surpris.

Où cueillir le fruit de la certitude ?  
Mes yeux ne voient que sombre solitude.  
Le mystère d'Ève est-il rédempteur ?  
L'âme sœur ? fantôme errant dans mon cœur !  
S'il s'incarnait ma vie serait moins rude...  
Je suis résigné à mourir pécheur !

### III

*I tell my secret ? No indeed, not I:  
Perhaps some day, who knows?  
But not today, it froze, and blows, and snows,  
And you're too curious: fie!  
You want to hear it? well:  
Only, my secret's mine, and I won't tell.*

[...]

*Perhaps some languid summer day,  
When drowsy birds sing less and less,  
And golden fruit is ripening to excess,  
And the warm wind is neither still nor loud,  
Perhaps my secret I may say,  
Or you may guess.*

CHRISTINA ROSSETTI





## LE VRAI RÊVE PROMIS

Dans l'espace où naît et meurt tout amour  
La vérité tourne et tourne sans cesse.  
Nos âmes se méfient de leurs promesses,  
Le rêve seul nous liera pour toujours.

Je suis ton cœur comme tu es mon âme,  
Sur le sable et le roc d'un rêve à deux  
Nous bâtissons la demeure de Dieu,  
Souffrances et joies mêlées nous acclament.

Nous sommes guéris, nous avons puisé,  
Dans le Jardin, aux fontaines du Rêve  
D'âge en âge annoncé aux enfants d'Ève  
Et Adam, le pardon et la pitié.

Nous avons compris qu'ici-bas tout passe,  
Même la peur des amours sans linceul  
Agonisant sans fin dans les cœurs seuls, —  
Et que pour le Rêve il n'est point d'impasse.

## L'ÂGE DE RAISON

Je suis assez vieux pour savoir  
Que l'oubli de la vie réelle  
Est l'ange qui prête ses ailes  
À ce pauvre diable d'espoir.

Jouons. — Tu serais la maîtresse  
Qui dessine sur le tableau,  
À la craie magique, un beau  
Père Noël, à qui l'on adresse  
Des lettres pleines d'illusions  
— Pour bercer le cœur tout est bon ! —

Tu serais le bâton de vieillesse  
Du Créateur à la barbe fleurie ;  
Je ne crierais plus dans mon cœur : « Quelle vie  
De chien ! Que valent les promesses  
D'un Dieu sourd à l'humaine détresse ? »

Tu serais marchande de lunes,  
Les unes fées  
Noires comme l'encre de Chine,  
Les autres fées  
Blanches comme la vérité,  
Et j'aurais de quoi acheter  
La plus belle pour l'offrir  
À ton cœur et ainsi transfigurer

Pour toujours nos souvenirs.

Jouons ! et je ne crierai plus, — enfin ! —  
« Quelle vie ! fautes et souffrances  
Entassées dès ma prime enfance,  
Sans même l'ombre d'un jardin  
Pour y planter du romarin ! »

À UNE PAUVRE CHANSON  
QUI SE CHERCHE DANS LA NUIT

C'est en vain que la lune tente  
Les rêveries qui se sont tues !  
La nuit a beau être aussi lente,  
Tu seras demain toute nue,  
Simplement feuille un peu tremblante,  
Fille d'une branche déçue !

Ah ! misère d'un mécréant  
Qui s'ouvre bien peu au printemps !  
La raison lui fait voir, pourtant,  
Plus loin que son cœur hésitant !

La neige au soleil s'abandonne,  
Son sang illumine les cimes  
Comme le cœur de la Madone  
Nous libère de tous nos crimes,  
Comme le ciel glorieux pardonne  
Leur errance aux amours infirmes !

## PRINTEMPS SANS LEURRE

J'entends soupirer les cloches de Pâques  
Qui vont on ne sait où bercer l'amour  
Qui va mourir avant la fin du jour,  
Victime d'illusions trop démoniaques  
Pour être conçues par les troubadours,  
Même quand la nuit de leur cœur les traque.

Les statues du jardin ne sont que reines  
Des rêves... soumis à d'obscures lois !  
L'amour qui ne peut survivre à la peine  
Ne renaît pas ! Même si l'âme croit  
Attendre son retour, de bonne foi,  
Elle sent bien que son attente est vaine !

## RENAISSANCE

Nous ne serons plus seuls, abandonnés.  
Voici que vient une aube de pitié,  
Dans notre nuit des hosannas résonnent.  
Avant que le coq jaloux ait chanté,  
Nous aurons pardonné, Dieu nous l'ordonne  
Au nom de l'amour qu'il nous a donné,  
Insatiables plaies nues, mensonges, peurs,  
Noires pensées qui ont souillé nos cœurs,  
Attentes enlisées dans le malheur.

Nous partagerons avec la rosée  
Du ventre fécond de cette nuit née  
L'absolu d'un vertige et d'une foi  
En *l'amour vrai* du soleil qui la boit ;

Et nous ferons enfin le sacrifice  
De nos deuils vains à la nuit rédemptrice,  
À cette nuit qui nourrit de ses pleurs  
Le soleil, qui rira du coq hâbleur.

LE MONDE COMME IL VA  
*Pièce dans l'esprit du Grand Guignol*

Sur la terre et dans le ciel  
Du monde réel,  
Dieu et Satan ont signé le pacte.  
Le cinquième acte  
Sera bientôt fini.  
Job devra dire à ses amis :  
« On ne peut plus croire  
À rien ! Le soleil a mis,  
Sur son visage de bandit,  
Son masque de nuit noire ;  
On ne sait s'il pleure ou s'il rit ! »  
Et l'on voit des gens  
Qui trouvent que c'est amusant !

## PENSÉES DES QUATRE SAISONS

L'hiver et le printemps rient de nous voir  
Nourrir sans fin de stériles regrets.  
Les cœurs peuvent-ils librement choisir,  
Pour se rencontrer et se reconnaître,  
Entre les jours ambigus où la neige  
Couvre les jardins et les cimetières,  
Et les cyniques jours où un ciel grave  
Est défiguré par les hirondelles  
Si simplement voraces et joyeuses ?

Rêveries de l'automne, ombres de fleurs  
Penchées sur un abîme où le sang crie,  
Aveugles nostalgies, grappes mûries  
Au pâle soleil d'amères douleurs,  
Tout est raison et rien n'est certitude,  
Tout est grimace ou masque d'un été,  
Rien ne promet que nous serons sauvés,  
Ô mon amour, ma sœur de solitude !

Qui es-tu ? de quel rêve es-tu la fille ?

En quelle sainte aux yeux de fugitive,  
En quelle incarnation d'une nuit sage  
Verrai-je s'offrir des chemins nouveaux  
Où nous pourrons ensemble aller vers l'arbre  
Dont les fruits ont le goût de l'infini ?



Dans quel désert gris verrons-nous s'ouvrir  
Des fleurs de sang aux rêves partagés ?  
Quelle flamme viendra dans nos yeux sombres  
Vivre du feu du regard de Cain  
Qu'elle suivra jusqu'au fond de la tombe ?

Nous ne connaissons pas tous les chemins  
Et nous allons au hasard l'un vers l'autre.

## RÊVERIE DE NIVÔSE EN FRANCE

Où nous conduit cette rêverie lente  
Qui est née ce soir au fond de mon cœur ?  
Une nostalgie aveugle serpente  
Parmi des souvenirs consolateurs.  
Pitié féconde et pardon des malheurs  
Semblent devenus promesses vivantes  
Penchées sur le berceau d'un nouveau monde  
Naguère annoncé par l'étoile blonde  
Qui m'aurait conduit à l'amour fidèle  
Et m'aurait sauvé d'illusions cruelles  
Si je m'étais laissé guider par elle !

Il neige un peu, les arbres du jardin,  
Fantômes sans voix pour nos cœurs humains,  
Tendent leurs bras vêtus d'humilité  
Vers l'inconnu, vers les seuils du péché.  
Du plus profond de la nuit de la pierre,  
Les regards des statues scrutent mon cœur  
Qui cherche à s'expliquer la sombre ardeur  
D'une rêverie qu'il croit infirmière.

*Ce qui est né est simplement prière,  
Exaucée par Dieu, du cœur d'une mère.*

## SPORT D'HIVER

Dans la lumière sans pitié  
Des phares de l'auto, la neige  
Fait des signes désespérés,  
Mais de ce qu'elle veut, que sais-je ?

Si la mort, assise à côté  
De moi, me guide vers un piège,  
Que faire pour être sauvé ?  
Ma compagne a le privilège  
De convaincre sans écouter !

Que Dieu, s'il le peut, nous protège,  
Ma rêverie et moi, d'aller  
Par une route sacrilège  
Vers un au-delà déserté !

L'hiver ment, les vieux sortilèges  
De l'amour déçu sont restés  
Des menaces dont rien n'allège  
Le regard sur les cœurs blessés,  
Et tourne et tourne leur manège !  
Ne vaut-il pas mieux se méfier ?

## PRINTEMPS

Dans ce monde bien étrange  
Où tout change, change, change,  
Il faudra vivre abandonnés  
Par un Dieu jaloux courroucé,  
Las de nos si nombreux péchés.

Mais pour l'instant la souffrance  
Et l'espérance  
Sont d'inséparables sœurs  
Dans tous les cœurs.

Sur la scène où le public  
Voit Guignol berner les flics,  
Ne résonne que le tic —  
Tuc des cœurs que la Mort aime  
Parés de leurs chrysanthèmes.

Rirons-nous de Nicodème ?  
On dit que Satan lui-même  
Renonce à ses jeux subtils, —  
Mais c'est un poisson d'avril !

## UNE PROMESSE, NON UN DÉFI

Où vont les feus de la jeunesse  
Lorsque l'horizon s'assombrit  
Et que regrets et remords laissent  
Peu de sang aux rêves trahis ?

Malgré les serments que nous fîmes  
Devant la mer, de bonne foi,  
Nous sommes tentés par l'abîme,  
Je le sais aussi bien que toi.

Le soleil du soir ne partage  
Avec nos cœurs aucun secret ;  
Même dans un ciel sans nuages,  
Comme la mer nue il se tait.

L'âme ouverte à la nuit, le doute,  
Les prières où peu est dit,  
N'est-il plus pour nous d'autre route  
Où le silence soit un cri ?

Nous trouverons d'autres manières,  
Ne serait-ce que par moments,  
D'oublier les heures amères  
Qui font saigner nos cœurs violents.

## CHUCHOTÉ, OU CRIÉ, QU'IMPORTE !

Je ne t'entends plus de la rive  
De mes souvenirs incertains,  
Neige du mystique jardin !  
Ce silence cruel me prive  
De l'attente de lendemains  
Plus doux que l'hiver qui arrive.

Neige qu'on voyait autrefois,  
Tout l'hiver, mendier dans la ville,  
Neige aussi plaintive que moi,  
Me diras-tu quel deuil t'exile,  
Par des voies à l'oubli hostiles,  
Dans une rêverie sans loi ?

Sur toi glissait, dans mon enfance,  
Le traîneau du Père Noël  
Qui m'apporta, de son vieux ciel  
D'où Dieu nous regarde en silence,  
Des nostalgies sans complaisance,  
Nues ou vêtues, cadeau cruel !

Le tableau noir où la maîtresse.  
À la craie, en vives couleurs,  
Illustre un rêve enchanteur,  
Aujourd'hui encore se dresse,  
Mais baigné d'ombre et de tristesse,

Devant les yeux de mon vieux cœur.

Souviens-toi de moi, neige, viens  
Embellir Noël ! Sans toi, rien  
Ne convaincra mon âme lasse  
Que les jours les plus mauvais passent !  
N'es-tu pas celle que jamais  
Sans en mourir je n'oublierai ?

D'UN CÔTÉ, L'OUBLI,  
D'UN AUTRE CÔTÉ, LA MÉMOIRE

Il ne reste plus rien que la tristesse  
D'avoir été aveugle au vrai soleil ;  
Aux ronces nues mon secret est pareil ;  
Dans le jardin tout se tait. Le jour baisse.

Ce n'est pas l'oubli, c'est l'acharnement  
À essayer d'oublier que réclame  
À grands cris notre sang lorsque la flamme  
D'un doute noir lèche un amour tremblant.

Ne m'abandonne pas aux flammes noires !  
Je n'ai que ma souffrance à partager  
Prie pour que Dieu, touché par ta pitié,  
Nous garde tous les deux dans sa mémoire.

Je suis si las d'être ce que je suis !  
Ne m'abandonne pas à l'Adversaire,  
Toi, de mon sang la tragique lumière ;  
Reviens dans le jardin avant la nuit !



## ÉPITAPHE RASSURANTE

Médite, passant, l'austère conseil  
Que, de sa nuit, te donne une âme lâche  
Qui n'a pas tenté d'accomplir sa tâche :  
Des bras de la mer sauver le soleil !  
Si tu veux rencontrer ta rédemptrice  
Emprunte ce chemin qui s'offre à toi :  
Ouvrir un cœur de vacillante foi  
À la pitié, à l'amour vrai, qui tissent  
Pour les pécheurs un voile de pardon  
Des fautes que leurs cœurs aveugles font.

## DANS LE DÉSERT

Elle ne sait pas qu'en elle s'est ouvert  
L'abîme appelé Puits de Myriam,  
Où les brebis perdues viendront boire  
Jusqu'à la fin des temps.

Elle ne sait pas qu'elle est guidée  
Par une parole, un rêve,  
Qu'elle porte dans son âme  
Une étoile aussi mystérieuse  
Qu'un changeant souvenir imaginaire.

Sur un chemin où se perdent les nuits,  
Elle va, sans avoir deviné  
Qu'en elle mûrit le rachat  
D'ombres que brûle la neige,  
D'ombres mille fois plus misérables  
Que des louves stériles.

Elle ne sait pas qu'elle va nourrir  
Des sources impatientes  
Enfantées dans des pierres aveugles.  
Elle est jeune et joyeuse,  
Elle n'est pas seule, mais personne  
Ne lui dit qu'il y a des souffrances  
Sans étoiles, sans aube.

C'est de la rive où viennent mourir  
Tant de rêves en vain mis au monde  
Que je l'ai vue franchir l'horizon.

Mais si mon âme coupable était dupe  
De sa ténébreuse ferveur ?

## UNE CHANSON DE YORICK

La lune inonde de lumière,  
Du seuil d'un rêve à l'horizon,  
La neige, plus que de raison,  
Et mon cœur oublie sa misère.

Ma nostalgie, de bonne foi,  
Fait revivre dans la nuit douce  
La grâce d'une chatte rousse  
Moins imaginaire que toi.

Mais la lune, triste, rappelle  
À mon cœur bientôt dégrisé  
Les vieux mensonges des étés  
Et sa solitude réelle.

Hélas ! l'hiver est sans pitié,  
La nuit est solitude pure  
Que la vaillante lune endure  
Mieux que moi souffrant à crier.

Mais, au fond, s'il faut vraiment dire  
À Dieu toute la vérité,  
De toutes les douleurs, la pire  
Est de ne pouvoir oublier  
Que la vie est un pur délire  
Qui échappe à la volonté !

## LA CHUTE D'ÈVE ET ADAM

Malgré la magie de l'écorce,  
Graver nos noms nous fut fatal ;  
Dieu punit les âmes retorses,  
Malgré la magie de l'écorce.  
Bien trop grande était pour nos forces  
La science du bien et du mal !  
Malgré la magie de l'écorce,  
Graver nos noms nous fut fatal.

## D'ICI ET D'AILLEURS

Je vous dirai ce que je vois  
En gloire dans mes souvenirs  
De mendiant caché à qui l'avenir  
S'est longtemps obstiné à mentir,  
Dans le pays de saint François,  
Moi, mécréant de bonne foi

Un chien sans maître et sans collier,  
Qui ne sait pas implorer pitié,  
Erre par les rues en boitant.  
Il ira mourir dans un fossé,  
Chassé à coups de pied.  
Un vieux chien souffrant,  
N'est-ce pas un chien méchant  
Dans l'esprit des braves gens ?

Ce n'est certes pas dans les yeux  
Des aveugles qu'on voit le mieux  
Resplendir la charité de Dieu,  
Ni dans les cœurs au rêve fermés  
Que se niche la Vérité !

## DES PAUVRES

Des femmes sans beauté m'ont enseigné  
Ce que la beauté des fleurs fait comprendre  
Aux jardiniers qui dans un ciel de cendre  
Cherchent un soleil triste et dédaigné.

Des fleurs où se nourrit un long regret  
Se fanent au chevet de religieuses  
Qui cherchent au cœur d'heures douloureuses  
Le regard et la voix d'un Dieu parfait.

Femmes sans beauté ! fleurs qui se flétrissent !  
J'ai l'air de parler bien légèrement  
Des destins sans pitié qu'elles subissent  
— Espoirs déçus, nostalgie du vieux temps —,  
Du don de pauvreté, des sœurs clarisses,  
Alors que Dieu les aime tendrement !

## UN PERSONNAGE D'UNE TRAGÉDIE DE L'HIVER

Je ne dis pas ce que je suis.  
Que suis-je et pourquoi le dirais-je ?  
La nuit, le silence, la neige,  
Cachent un fantôme qui fuit  
La révélation du mystère  
Des plaies des âmes trop amères  
Pour être apaisées par l'aveu  
D'un deuil dans le seul sein de Dieu.

La neige, la nuit, savent-elles  
Ce que souffre un fantôme las  
De porter la croix éternelle  
D'un rêve qu'il ne connaît pas ?

Les promesses du Dieu unique  
Hantent les cœurs des mécréants.  
Les secrets d'un hiver mystique  
Sont plus profonds, plus inquiétants  
Que l'exil d'un fantôme errant  
Loin, loin d'âmes mélancoliques.  
De ce que je suis je ne dis  
Rien, — l'exil ne m'a rien appris.



## NOËL D'UN MÉCRÉANT SOLITAIRE

Il veille seul, et dans son âme  
Il ne murmure ni ne clame  
Le nom d'aucune demoiselle ;  
Sur son cœur nu pèse le poids  
De la pure absence de celle  
Qu'on ne rencontre qu'une fois.

Que répondrait-il aux soupirs  
Indignés de ses souvenirs  
De ces si lointaines années  
Où le feu, dans la cheminée,  
Promettait un monde nouveau  
Plus doux que l'ancien, et plus beau ?

Il ferme les yeux, — il écoute  
L'acide sifflement des doutes  
Qui errent çà et là sans cesse  
Dans les ruines de la Promesse.

Pauvre mécréant qui ne croit  
Pas même à ce que son cœur voit :  
Perçant la nuit de tous les âges,  
La douce Etoile des Rois Mages !

## ICÔNE DÉVOILÉE

Dans tes prières nues mais guérisseuses  
À tout cœur souffrant un rêve est promis,  
Rayonnant de pardon et d'infini,  
Nourri au sein d'une étoile rieuse.

Dans mes souvenirs se fanent des fleurs  
Que nos mélancolies ont caressées.  
Dans mon âme ton âme est dessinée  
Auréolée de tendresse et de pleurs.

Mais tu es aussi joyeuse que douce,  
Les ombres du passé sont sans pouvoir  
Sur l'avenir que tes yeux me font voir :  
Sourira la saison des feuilles rousses.

Toute ma vie d'ignorant j'ai souffert,  
Facile proie d'une folie méchante,  
Loin de toi ! — Se peut-il que nos cœurs mentent  
À Dieu ? Tu es ma sainte de l'hiver !

## MOUETTES CRIARDES

Que cherchez-vous, mouettes avides,  
D'autre que des poissons muets ?  
Les cris de nos cœurs sont arides !  
Que cherchez-vous, mouettes avides ?  
Sous nos yeux l'océan perfide  
Berce ses insidieux secrets.  
Que cherchez-vous, mouettes avides,  
D'autre que des poissons muets ?

## UN POÈTE PARLE À LUI-MÊME

Berce ton cœur trop triste et trop mauvais  
Pour partager les rêves des statues.  
Les lunes d'automne en vain s'évertuent  
Dans un cirque où erre un clown imparfait !

La nuit se livre à des joies clandestines !  
Rouges et bleus, les œillets, des couleurs  
De Paris, seront des consolateurs  
Du jardin, car l'amour les y destine.

Que cherches-tu donc, mécréant bilieux,  
De ce côté-ci des grilles fermées ?  
Tant de nostalgies défient les années !  
Berce ton cœur, aie confiance en Dieu !

Ni les statues ni les fleurs ne consolent  
Un cœur qui se voit victime et fléau,  
Car c'est un rêve neuf, ce qu'il lui faut  
(Rêve caché dans d'obscures paroles) !

## UN PEU D'HISTOIRE NATURELLE

### *Chanson*

Ce monde est une rude école,  
L'âme a peur d'y devenir folle ;  
Dans le ciel de l'océan volent  
En riant des mouettes frivoles,  
Et Dieu demeure sans parole !

## LÈVRES, SIMPLEMENT LÈVRES

Elles se voulaient sources sœurs  
Au sourire consolateur.  
Si morne était le désert bleu  
Dans tous les miroirs corrupteurs  
Corrompus où l'âme des yeux  
Se voyait torrent fougueux  
Ou simple ruisseau du ciel !  
Hélas ! l'eau d'un fleuve éternel  
Coule sans cesse entre elles deux.

Qu'est-ce que la réalité ?  
Du sang de quelles apparences  
Se nourrissent la vérité,  
La joie, l'oubli, la souffrance ?  
Que sont la voix et le silence  
De Dieu ? avenir ou passé  
Des cœurs brisés ?

Mais enfin est jeté un pont  
Où passeront des ombres lentes  
Entre ces deux rives fuyantes  
Que deux âmes ensemble font !

Au noir venin de ses mamelles  
Le Destin mêle des mots doux,  
En faisant un clin d'œil aux fous

Qui trouvent que son œuvre est belle.

De la prière et du désir  
Qui, sauf Dieu, connaît les limites ?  
Même quand la douleur hésite,  
Le rêve annonce l'avenir.

## À PROPOS D'UN POÈME D'ANNA DE NOAILLES

Rappelle-toi notre incrédulité,  
Un peu amusée, un peu affligée,  
Devant un poème à bon droit loué  
Où l'âme par la mort est consolée.

Dans ses élans, Thérèse d'Avila  
Peut voir dans la mort un chemin mystique  
Qui pourra combler son attente unique...  
Mais la mort sans Dieu et sans au-delà ?

La poétesse à l'âme douloureuse,  
Qui sait que l'âme et le corps ne font qu'un,  
A-t-elle vêtu comme un Arlequin  
La réalité, de paroles creuses ?

Nous, qui avons autant qu'elle souffert  
— Mais, après tout, avons-nous autant qu'elle  
Souffert dans notre âme et dans notre chair ? —  
Nous, aux illusions traîtresses rebelles,  
Nous espérons que nous sera fidèle  
L'oubli de la mort par l'amour offert !



## REMÈDE ESPAGNOL

Nous aurons cueilli la verveine,  
Nos cœurs auront conquis l'oubli.  
Abolie sera toute peine,  
Nous aurons cueilli la verveine.  
La lune et la verveine enchaînent  
À leur rêve les cœurs guéris.  
Nous aurons cueilli la verveine,  
Nos cœurs auront conquis l'oubli.

## ENTRE LE CIEL ET LA TERRE

Là-bas, là-bas, défiant l'oubli,  
Est ce qu'on nomme le Ciel, le pays  
Des étincelles éteintes  
Qui renaîtront en allant vers la terre.  
Là-bas, là-bas, plus haut que les montagnes,  
Le soleil se prépare à verser son sang  
Pour féconder la neige.  
La neige sera mère éternellement,  
Je le sais,  
Et il me semble, maintenant,  
Avoir toujours chéri ce secret.  
La neige exilée enceinte  
Tombe silencieusement.

Il n'y a plus qu'un passage étroit  
Entre la Promesse rassurante  
Et la nuit où des enseignes mornes  
Rongent nos souvenirs.

Marche devant moi,  
Tes rêves serrés dans tes bras.  
Ne te retourne pas, je te suivrai  
En silence.  
N'écoute que ton cœur.

## DEUX PÉCHEURS À LA NUIT, VIEILLE CONFIDENTE

Dans le vieux ciel de la Saintonge  
Nous avons cherché Dieu en vain, —  
Nos âmes n'ont vu que leurs songes,  
Dans le vieux ciel de la Saintonge !  
Combien de regrets cruels rongent  
Nos vieux cœurs, maintenant, sans fin !  
Dans le vieux ciel de la Saintonge  
Nous avons cherché Dieu en vain !

## SIGNÉ DE DEUX NOMS

Nous avons gravé dans la pierre  
La promesse que Dieu tiendra  
De nous unir dans l'au-delà.  
Nous l'avons gravée dans la pierre.

Berceuse profane ou prière  
Qu'un rêve à deux nous inspira ?  
Nous l'avons gravée dans la pierre,  
La promesse que Dieu tiendra.

Séparés, dans la terre mère  
Nos corps pourrions, ici-bas.  
Nous avons gravée dans la pierre,  
La promesse que Dieu tiendra.

N'être plus rien qu'ombres amères,  
Nos âmes ne le pourront pas !  
Nous avons gravé dans la pierre  
La promesse que Dieu tiendra.

## PETITE COMPLAINTÉ DES MENDIANTS RÉALISTES

On dit que la terre ronde  
En grâces de Dieu abonde !  
La charité ? illusion  
Que l'on répète à la ronde  
Comme une vieille chanson !  
Parce que, vieux, nous souffrons  
Sans pouvoir nous en cacher,  
Nous sommes abandonnés  
Sans une ombre de pitié,  
Chiens sans maître et sans collier,  
À la solitude immonde,  
Dans les rues pleines de monde.

## CHANSON POUR UN BAL MASQUÉ DE L'ÉPIPHANIE

Des étoiles qu'on voit  
Briller dans le ciel croît  
L'inquiétante ironie  
Que nos cœurs nus épient.

Si la reine et le roi  
De la fête sont toi  
Et moi, qu'elle ombre prie  
Dans notre nostalgie ?

Mourrons-nous, toi et moi,  
Sans entendre une voix  
De désert qui défie  
Dans nos cœurs la folie ?

Si la mort est sans loi,  
Se peut-il que Dieu soit  
Source d'une autre vie  
Des cœurs que l'amour lie ?

UN AMOUR D'ENFANCE :  
*L'HISTOIRE DE FRANCE*

Tu es morte et tu m'as laissé  
À jamais seul au monde vivre  
Avec le souvenir d'un livre  
Que mon âme a sans fin bercé.

L'orphelin épris des nuages  
De l'autre vie voit en esprit  
Du livre enchanté les images  
Et les merveilles qu'on y lit.

Je suis celui qui t'aimerait  
Comme Dieu si tu revenais  
Ici-bas raconter l'histoire  
Et faire renaître la gloire  
De nos ancêtres les Gaulois  
Qui cueillaient le gui dans les bois  
Et ne craignaient que la colère  
Du ciel tant leur âme était fière.

Si tu revenais sur la terre,  
Que craindrais-je, moi qui ai pu  
Supporter de mes rêves nus  
Si souvent la défaite amère ?

## L'OMBRE DE PYGMALION PARLE

Peintre ou poète, éternel orphelin,  
Dans ton cœur vit Celle qui tient ta main !  
Si tu veux au vieux cynique Destin  
Arracher un peu de ton avenir,  
Rappelle-toi que pour ne plus souffrir  
Il te faudra exiger que ton art  
Offre à ta Galatée un cœur sans fard.



## RÊVE DÉGUIsé EN RÊVE

La plainte aiguë d'une locomotive  
Passant au loin, une nuit d'autrefois,  
Fait saigner mon âme où encore vivent  
Des femmes maintenant devenues toi.

Les mêmes souvenirs mordent mon cœur  
Depuis si longtemps, depuis si longtemps !  
J'entends fuir mes os vêtus de ta chair.  
Fuite insensée ! mon âme s'en indigne.  
Dans la nuit des damnés le train s'éloigne.  
Restent devant moi, pour mon âme ouverts,  
Deux chemins d'oubli, tous les deux sont justes,  
La méditation, la prière fruste.

Quel chemin mène à ce mystère impur :  
L'alliance de mon corps et de ton âme,  
Nuit d'où naît la rosée de la vraie vie,  
Labyrinthe où Dieu terrasse la mort ?

Suis-je déjà le fantôme d'un train  
Qui n'aura pas couru vers toi en vain ?



RÉVÉLATIONS D'AUBES NUES  
À DES LÈVRES NUES  
*Tome 2*

Quelle que soit l'heure	9
Laissé bien en évidence sur la table à écrire	10
Crépuscule, ou aube mystique	12
Une fois les rideaux ouverts	13
Mireille perdue et retrouvée	14
Contre les déceptions	17
<i>« Je meurs où je m'attache »</i>	18
D'une nuit toujours nouvelle	20
Kabbaliste déçu	21
Une poétesse mystique	22
D'un pauvre Faust à sa pauvre Marguerite	24
Le fantôme de la page blanche	26
Questions closes posées à un masque aux yeux clos	28
Voyageuse au visage de mystère	29
La bonne aventure	30
Dans une allée déserte	32
Une éclaircie	33
Perfidie de l'impatience	34
Une esseulée	36
Nostalgie fille de la neige	37
Une longue nuit du dixième mois	38
Loin de l'aube	40
Impatience raisonnable	41
L'abandonnée imaginaire	42
Un chemin nuageux	44
Dupes	45
Malgré l'ironie des vautours	46
Tardive prudence	48
En attendant la nuit	49
Attente	50

Puisque la nuit est tombée	52
D'un mécréant à un autre mécréant	55
L'agonie de sœur Élisabeth de la Trinité	56
Maelström	58
Un peu de vérité	59
Défaite d'une âme	60
La mort charitable	62
La camarde espiègle	64
Deux orgueilleux	65
Une chose vraie qu'on peut dire du mal	66
Deux anniversaires	68
Heures lentes	70
Desdichado	71
Une nuit d'hiver	72
Penchés sur le berceau d'une ombre	74
Épitaphe souriante	75
Dans le jardin sans horizon	76
Crépuscule sans indulgence pour l'espoir peureux	78
Ombre qui doit être ce qu'elle sera	80
Corrida	81
Le passage de la Bérézina	82
Attente douloureuse de la paix du cœur	84
Ce que révèle une heure qui s'en va	86
Tous les deux perdants	87
Ombre inquiète dans la chambre	88
Renoncement de deux mécréants	90
Entre nous soit dit	91
De l'utilité de crier	92
Réponse à un sombre moqueur	94
Le vrai rêve promis	97
L'âge de raison	98
À une pauvre chanson qui se cherche dans la nuit	100
Printemps sans leurre	101
Renaissance	102

Le monde comme il va	103
Pensées des quatre saisons	104
Rêverie de nivôse en France	106
Sport d'hiver	107
Printemps	108
Une promesse, non un défi	109
Chuchoté, ou crié, qu'importe !	110
D'un côté, l'oubli, d'un autre côté, la mémoire	112
Épitaphe rassurante	113
Dans le désert	114
Une chanson de Yorick	116
La chute d'Ève et Adam	117
D'ici et d'ailleurs	118
Des pauvres	119
Un personnage d'une tragédie de l'hiver	120
Noël d'un mécréant solitaire	121
Icône dévoilée	122
Mouettes criardes	123
Un poète parle à lui-même	124
Un peu d'histoire naturelle	125
Lèvres, simplement lèvres	126
À propos d'un poème d'Anna de Noailles	128
Remède espagnol	129
Entre le ciel et la terre	130
Signé de deux noms	132
Petite plainte des mendiants réalistes	133
Chanson pour un bal masqué de l'Épiphanie	134
Un amour d'enfance : <i>l'histoire de France</i>	135
L'ombre de Pygmalion parle	136
Rêve déguisé en rêve	137



Ouvrages de poésie du même auteur  
publiés par *Les Éditions de la reine Mab*

La lampe allumée  
Six douzaines de triolets  
La mouette et l'horizon  
À mi-côte  
Sinueux automne  
Sillon inachevé  
D'une ondoyante présence  
Les orphelins repentants (3 tomes)  
Poésies du jardin du Luxembourg (3 tomes)  
301 poèmes brefs  
De flamme et de neige (2 tomes)  
Révélation d'aubes nues à des lèvres nues (3 tomes)  
Par des nuits entrouvertes (2 tomes)

Dépôt légal : 4e trimestre 2013

Imprimé en France